

Depuis 2000, ils ont créé la compagnie 7273, à Genève, et petit à petit arrêté leurs projets d'interprètes pour se consacrer à leurs propres pièces. Comme tout le reste, le solo «On stage», ils l'ont écrit ensemble: «On a voulu condenser «Climax» une pièce de 45 minutes que dansait Nicolas. On souhaitait créer quelque chose d'inverse, de rapide à partir de la même phrase chorégraphique.»

Un parcours marqué par l'ironie, l'introspection, les références, le goût du spectacle d'abord instinctif et spontané, puis plus professionnel avec «La vision du lapin». Ils jonglent avec les codes: «On désirait proposer une grosse farce bien écrite, en retournant tous nos concepts de base. Ou les gens se demandent si c'est du lard ou du cochon. Mais avec des scènes vidéos, des sons électroniques et même la star locale du rock, Polar.»

Dans «Simple proposition», le duo se concentre sur le spectaculaire, la dramatisation tout en le livrant au compte-gouttes. Pour «Climax», pièce sans musique, ils se concentrent sur le mouvement. Malgré leurs différences, leurs spectacles portent les stigmates des influences digérées: «La non-danse, les performances en atelier du plasticien Bruce Naumann.» Mais dégustent aussi l'irruption du regard du passant dans leur univers. Cette fragilité qui empêche les automatismes, les trucs. Naïveté et séduction, les mots reviennent, s'enlacent, disent le bonheur d'être incroyables ensemble. Même dans l'inquiétude du corps. / ACA

alexandre caldara

Sept solos pour veiller à trouver sa place

La petite salle d'Espace danse est prise d'assaut, il faut veiller à trouver sa place. Il est 20h30.

Une diva excentrique occupe la scène. Elle glousse, s'observe, ondule dans sa robe démesurée, enveloppe flamboyante dissimulant des charmes lumineux... Sa torpeur éthylique, après une hilarante myriade de vocalises, évolue en saccadés sanglots. Stefanie Grubenmann, avec son «Queen», est plus performeuse que danseuse.

Ensuite, Sarah Duc réexamine les possibilités robotiques. Accélération-décélération, poupée possédée par une force infernale et métallique. Son «Indécision» énonce avec agilité un registre déjà éculé.

Lumière blafarde. Des mannequins de plâtres sont sagement dévoilés. L'un d'eux s'extrait de son socle et prend vie sur fond musical émotionnel. C'est très esthétique, d'une beauté rare par instant, mais la magie s'estompe à force de surenchère.

«Frozen», d'après une chorégraphie de Jasmine Morand, a finalement été dansé par Elina Müller Meyer. Sans jamais nous faire face, l'interprète se mue en une forme rachitique et tourmentée. Réflexe photographique, ce dos devient l'un des plus fameux clichés d'Edward Weston... Schizophrène poivron!

Félix Duménil nous livre un ballet fantastique. Comment reprendre possession de sa propre main, quand, furieuse, elle attaque, fuit, se rebelle et de toute évidence ne veut plus de vous? Il faut la combattre, et dans cette bataille tracer des contorsions acrobatiques. Même si le comique prédomine, la sobriété musicale équilibre la drôlerie. Orchestré, minutieux et imprévisible, ce solo fait l'unanimité. Même si la cravate du protagoniste, d'un kitsch scandaleux, faillit briser cet efficace tableau.

L'excellence de Laurence Yadi, c'est d'avoir su évoquer mille images par une simplicité désarmante. Flux ininterrompu, aussi limpide que le rythme imprimé par l'omniprésente bande-son.

L'indomptable Foofwa d'«Immobilité» assure le final. Ce n'est plus un spectacle mais un one-man-show délirant, surréaliste. Il fait face, retousse les rideaux, ouvre la fenêtre et nous dit qu'il fait définitivement trop chaud. Indirectement, le public choisit son T-shirt, règle l'éclairage... nous sommes le spectacle. Cynisme déguisé, sa performance transcende le genre et nous laisse pantois, admiratif d'une telle désinvolture.

L'intégration du projet «Tanz Factor Interregio» au Festival scène ouverte, qui se termine ce week-end, confirme l'ostensible envie de Josiane Cuhe et François Nyffeler d'une démocratisation de la danse contemporaine.

L'express 19.7.07